

358329

成都工学院图书馆

基本馆藏

释读物

Victor Hugo

Quatre-vingt-treize

九三年

2-723
106



商务印书馆

法蘭西譯讀物·

QUATRE-VINGT-TREIZE

九 三 年

[法] Victor Hugo 原著

雨果
鄭永慧編注

商 務 印 書 館

1964年·北京

028221

法语注释读物

九五年

[法] Victor Hugo 原著 郑永慧编注

商务印书馆出版

北京复兴门外大街

(北京市书刊出版业营业许可证出字第00004号)

新华书店北京发行所发行 各地新华书店经售

京华印书局印刷 新街口装订厂装订

统一书号: 9017·496

1964年6月初版

开本 787×1092 1/44

1964年6月北京第一次印刷

字数 132千字

印张 4 1/22

印数 1—2,350册

定价(10) 0.55元

TABLE DES MATIÈRES

Première partie

EN MER

Le bois de la Saudraie.....	5
La corvette «Claymore».....	15
Hahnalo.....	30
Tellmarch.....	38

Deuxième partie

A PARIS

Cimourdain.....	58
Le cabaret de la rue du Paon.....	63

Troisième partie

EN VENDÉE

La guerre civile.....	71
La mère.....	99
La Tourgue.....	103
L'incendie.....	115
Les combats de la conscience.....	129
Vocabulaire.....	145

作者及原書內容簡介

維克多-瑪麗·雨果(Victor-Marie Hugo) (1802—1885)是十九世紀法國的伟大作家之一，积极浪漫主义文学的代表。作品有《克伦威尔》、《欧那尼》等剧本，《懲罰集》、《秋叶集》等詩集，《巴黎圣母院》、《悲惨世界》、《海上劳工》、《笑面人》、《九三年》等长篇小说。雨果是一个民主派作家，他反对种族歧视，反对奴役和侵略，在反动派疯狂地迫害巴黎公社革命者的年代，曾不顾自己安危，挺身为革命者辩护。但是雨果受资产阶级世界观的限制，看不到人民的力量，对人民的斗争不了解，在作品里宣扬资产阶级人道主义，陷入了改良主义的反动泥坑。

《九三年》是雨果晚年被反动派迫害流亡国外时期的作品。所谓“九三年”是“一七九三年”的简称。这一年是法国革命的暴风雨时期；共和国诞生未久，帝制的阴魂还在法国徘徊；反革命贵族在旺岱率领十万农民叛变；国外，英国联合普鲁士、奥地利等国组成联军从各处边境进攻法兰西；共和国处在风雨飘摇中，阶级斗争极为激烈。

《九三年》叙述国民公会派遣志愿军粉碎旺岱叛变的故事，作者以高超的艺术手法，描画了这个史诗般的时代，反映了这场激烈的阶级斗争。小说一开头，雨果通过红帽子联队收容农妇佛莱莎和她的三个孩子的事件，刻划了共和国士兵的高度政治觉悟和对老百姓的爱护。雨果描写了巴黎市民的昂扬斗志和乐观精神；揭露了叛军焚烧村庄杀害百姓的暴行；谴责外国干涉者和反革命贵族的阴谋活动。但是雨果在反对封建制度

的同时，大力宣揚了資產階級人道主義，主張在革命和
人道主義發生矛盾的時候，應該把人道主義放在革命的
利益之上。郭文是他的理想的代表。朗德納克是一個最
堅決的反革命分子，殺人凶手，共和國最危險的敵人，
只要他救了二個小孩，由果就認為他從惡魔變成了天
使，郭文釋放他是符合“正義”的。為了證明人性和人
道主義超出於革命之上，他使一個最堅決的革命者西
穆爾登和一個最堅決的反革命分子朗德納克都具有所
謂人性上的弱點；西穆爾登熱愛郭文超過熱愛革命，郭
文死了，他也自殺了；朗德納克寧願為救三個小孩而犧
牲自己的生命和整個反革命事業。這種人道主義的反
動性是極為明顯的。抹殺人的階級性，把人抽象地劃
分為“強者”和“弱者”、“安全的人”和“遇難的人”、“老人”
和“兒童”，是完全不符合階級社會的實際情況的。初
登陸時孤身被追捕的朗德納克當時可以算是一個“弱
者”了，退爾馬克救了他，結果是無數和退爾馬克同樣
善良的人被殺害，連婦女和兒童也不能倖免。退爾馬
克完全有理由後悔：“誰救了狼就害了羊。誰替兀鷹
修好翅膀就要為它的利爪負責。”郭文釋放朗德納克，
是徹頭徹尾背叛革命的行為。作品中的這些消極方面，
是必須加以嚴肅批判的。

本書原文是根據蘇聯外文出版社出版的簡寫本排
印的，內容經注釋者作了些刪改，並對原文較難理解
的單詞和短語作了注釋，書后並附加詞匯表，供讀者
閱讀參考。

鄭永慧

Première partie

EN MER

LE BOIS DE LA SAUDRAIE

Dans les derniers jours de mai 1793, un des bataillons parisiens envoyés en Bretagne¹ fouillait le redoutable bois de la Saudraie. On n'était pas plus de trois cents², car le bataillon était décimé par cette rude guerre. C'était l'époque où, après les batailles contre les Prussiens et les Autrichiens³, du premier bataillon de Paris, qui était de six cents volontaires, il restait vingt-sept hommes⁴, du deuxième trente-trois, et du troisième cinquante-sept.

Le bataillon qui fouillait le bois de la

1. Bretagne 布列塔尼，法国东北部的半岛，南连旺岱，北接诺曼底，面临英吉利海峡及大西洋，法国大革命时期反动贵族煽动落后农民在这里进行反革命暴动，反对共和，英国人则从中支援叛军。 2. on n'était pas plus de trois cents (联队) 不超过三百人。 3. après les batailles contre les Prussiens et les Autrichiens 经过对普奥的战争以后，一七九二年四月十二日法国立法会议政府对奥宣战，普奥联军向法国进攻，法国革命军队虽然装备不全，但十倍百倍，终于击败了训练有素的封建联军。 4. du premier bataillon ... restait vingt-sept hommes 巴黎第一联队原有六百志愿军，当时只剩下二十七个兵士。

Saudraie se tenait sur ses gardes¹. On ne se hâtait point. On regardait à la fois à droite et à gauche, devant et derrière. Klébert² a dit: «Le soldat a un œil dans le dos». Il y avait longtemps qu'on marchait. Quelle heure pouvait-il être? à quel moment du jour était-on? Il était difficile de le dire. Les soldats avançaient pas à pas, en silence, en écartant doucement les broussailles. Les oiseaux gazouillaient au-dessus des baïonnettes. La mousse et l'herbe épaisse amortissaient³ le bruit des pas.

Ils marchaient avec inquiétude. Ils fouillaient et craignaient de trouver ce qu'ils cherchaient.

De temps en temps ils rencontraient des traces de campements, des places brûlées, des herbes foulées. Là on avait fait la soupe⁴, là on avait pansé des blessés. Mais ceux qui avaient passé avaient disparu. Où étaient-ils? Bien loin peut-être. Peut être là, tout près, cachés. Le bois semblait désert.

Le bataillon redoublait de prudence⁵: une embuscade était possible.

1. se tenait sur ses gardes = faisait grande attention à ne pas se laisser prendre 在戒备着, 以防遭到伏击。 2. Klébert 法国革命军镇压旺代叛变的著名将领之一。 3. amortissaient = affaiblissaient 使...减弱。 4. là on avait fait la soupe 这里曾经做过饭。 5. redoublait de prudence 加倍小心。

Trente grenadiers commandés par un sergent marchaient en avant à une assez grande distance du gros de la troupe¹. La vivandière du bataillon les accompagnait.

Tout à coup les soldats de cette petite troupe d'avant-garde tressaillirent². Ils avaient entendu un souffle, et il semblait qu'ils avaient vu un mouvement dans le fourré. Les soldats se firent signe³.

En moins d'une minute le point où l'on avait remué fut cerné⁴, et les soldats, le doigt sur la détente, l'œil sur le lieu suspect, n'attendaient pour tirer que le commandement du sergent.

Cependant la vivandière avait regardé à travers les broussailles, et au moment où le sergent voulait crier: «Fou!» elle cria: «Halte!»

Et se tournant vers les soldats elle dit: «Ne tirez pas, camarades!»

Et elle se précipita dans le fourré. On l'y suivit⁵.

Une femme était assise sur la mousse ayant au sein un enfant qui tétait, et sur ses

1. ... du gros de la troupe = ... de la principale partie d'une armée 离开部队的主力... 2. tout à coup les soldats de cette petite troupe d'avant-garde tressaillirent 这一小队先行部队的兵士們突然震惊起来. 3. se firent signe 互相打手势. 4. le point où l'on avait remué fut cerné 有人晃动的地方被包围起来. 5. on l'y suivit 人們也跟着走进去.

genoux les deux têtes blondes de deux enfants endormis.

— Qu'est-ce que vous faites ici, vous? cria la vivandière.

La femme leva la tête

La vivandière ajouta, furieuse

— Êtes-vous folle d'être là?

La femme stupéfaite, étonnée, regardait autour d'elle ces fusils, ces sabres, ces baïonnettes, ces visages fatigués.

Les deux enfants s'éveillèrent et crièrent:

— J'ai faim, dit l'un.

— J'ai peur, dit l'autre.

Le petit continuait de téter. La mère était muette d'effroi.

Le sergent lui cria

— N'ayez pas peur, nous sommes le bataillon du Bonnet Rouge.

La femme trembla de la tête aux pieds. Elle regarda le sergent, son rude visage dont on ne voyait que les sourcils, les moustaches et deux yeux ardents.

Le sergent continua

— Qui es-tu, madame?

La femme le considérait, terrifiée. Elle était très maigre, jeune, pâle, en haillons; elle avait le gros capuchon des paysannes bretonnes et une couverture de laine rattachée au cou avec une ficelle. Ses pieds, sans bas ni souliers, saignaient.

— C'est une pauvre, dit le sergent.

Et la vivandière reprit avec une voix soldatesque:

— Comment vous appelez-vous?

La femme murmura presque indistinctement:

— Michelle Frécharl.

Cependant la vivandière caressait avec sa grosse main la petite tête du bébé.

— Quel âge a cette petite? demanda-t-elle.

— Ah! dit la mère, dix-huit mois.

Elle commençait à se rassurer.

Les deux petits qui s'étaient réveillés admiraient les plumets des soldats.

— Ils ont bien faim, dit la mère.

— On leur donnera à manger, cria le sergent, et à toi aussi. Mais ce n'est pas tout, ça. Quelles sont tes opinions politiques?

La femme regarda le sergent et ne répondit pas.

— Entends-tu ma question?

Elle balbutia:

— On a mis le feu au village. Nous nous sommes sauvés si vite que je n'ai pas eu le temps de mettre des souliers.

— Je te demande quelles sont tes opinions politiques?

— Je ne sais pas ça.

Le sergent poursuivit:

— Il y a des espionnes. On les fusille, les

espionnes. Voyons! parle. Tu n'es pas bohémienne? Quelle est ta patrie?

-- Je ne sais pas, dit-elle.

— Comment, tu ne sais pas quel est ton pays?

— C'est la ferme de Siscoignard.

-- Ce n'est pas une patrie, ça.

— C'est mon pays.

Et la femme, après un instant de réflexion, ajouta:

— Je comprends, monsieur. Vous êtes de France, moi je suis de Bretagne. Ce n'est pas le même pays.

— Mais c'est la même patrie, cria le sergent. Et ta famille, elle est aussi de Siscoignard? Que fait-elle?

— Elle est toute morte, je n'ai plus personne.

La vivandière se remit à caresser l'enfant qui tétait, et donna une tape sur les joues des deux autres.

— Comment s'appelle la petite? car c'est une fille, ça.

La mère répondit:

— Georgette.

— Et l'aîné?

— René-Jean.

— Et le cadet?

— Gros-Alain, dit la mère.

— Ils sont gentils, ces petits, dit la

vivandière.

Cependant le sergent insistait.

— Parle donc, madame. As-tu une maison?

— J'en avais une.

— Pourquoi n'es-tu pas dans ta maison?

— Parce qu'on l'a brûlée.

— Qui ça?

— Je ne sais pas. Une bataille.

— D'où viens-tu?

— De là.

— Où vas-tu?

— Je ne sais pas.

— Qui es-tu?

— Nous sommes des gens qui nous sauvons.

— De quel parti es-tu¹? Es-tu des bleus?

Es-tu des blancs²? Avec qui es-tu?

— Je suis avec mes enfants.

— Mais tes parents? Moi, je m'appelle Radoub, je suis sergent, je peux parler de mes parents. Dis-nous ce que c'étaient que tes parents.

— C'étaient des laboureurs. Mon père était infirme et ne pouvait travailler, parce qu'il avait reçu des coups de bâton que le seigneur, notre seigneur, lui avait fait donner, car il avait pris un lapin. Le seigneur lui a

1. de quel parti es-tu 你是哪一党? 2. es-tu des bleus? es-tu des blancs? 你是蓝党还是白党? 白色是法国波旁王室的标志, 因此白党指保王党; 蓝色是革命军的制服, 因此蓝党指共和派人士.

fait donner cent coups de bâton, et mon père est resté estropié.

- Et puis?

- Mon grand-père était huguenot¹. Monsieur le curé l'a fait envoyer aux galères². J'étais toute petite.

-- Et puis?

-- Le père de mon mari était taux-saunier³. Le roi l'a fait pendre.

-- Et ton mari qu'est-ce qu'il fait?

-- Ces jours-ci, il se battait.

-- Pour qui?

- Pour le roi.

- Et puis?

-- Pour son seigneur.

-- Et puis?

Pour monsieur le curé.

-- Et qu'est-ce qu'il est devenu?

-- Il est devenu rien, puisqu'on l'a tué.

- Quand ça?

-- Il y a trois jours.

-- Et depuis que ton mari est mort, qu'est-ce que tu fais?

- J'emporte mes petits.

-- Où les emportes-tu?

- Devant moi.

- Où couches-tu?

1. huguenot 信仰 C 1710 教派 的 教徒. 2. galères 苦工船. 3. taux-saunier 私盐贩子. 4. qu'est-ce qu'il est devenu? 他怎么样了?

— Par terre.

— Qu'est-ce que tu manges?

— Rien.

— Rien?

— C'est-à-dire des prunelles, des mûres, quand il y en a de reste de l'an passé, des graines de myrtille, des pousses de fougère.

L'aîné des enfants, qui semblait comprendre, dit :

— J'ai faim.

Le sergent tira de sa poche un morceau de pain de munition¹ et le tendit à la mère. La mère rompit le pain en deux morceaux et les donna aux enfants. Les petits mangèrent avidement.

— Elle n'en a pas gardé pour elle, grommela le sergent.

— C'est qu'elle n'a pas faim, dit un soldat.

— C'est qu'elle est la mère, dit le sergent.

Les enfants regardèrent la mère.

— A boire, dit l'un.

— A boire, répéta l'autre.

— Il n'y a pas de ruisseau dans ce bois du diable, dit le sergent.

La vivandière prit le gobelet de cuivre qui pendait à sa ceinture, tourna le robinet du bidon qu'elle avait en bandoulière², versa quelques gouttes dans le gobelet et approcha

1. pain de munition 軍隊里發放的口糧。 2. qu'elle avait en bandoulière 她用皮帶斜掛着的(水壺)。

le gobelet des lèvres des enfants. Le premier but et fit la grimace. Le second but et cracha.

— C'est pourtant bon, dit la vivandière. C'est de l'eau-de-vie, et de la meilleure. Mais ce sont des paysans.

Et elle essuya son gobelet.

Le sergent reprit

— Et comme ça, madame, tu te sauves? A travers champs?

— Il le faut bien. Je cours de toutes mes forces, et puis je marche, et puis je tombe, balbutia la femme. Les gens se battent. Je suis toute entourée de coups de fusil. Je ne sais pas ce qu'on veut. On a tué mon mari. Je n'ai compris que ça.

Les soldats, silencieux, entouraient cette malheureuse.

Une veuve, trois orphelins, la fuite, la solitude, la guerre grondante tout autour de l'horizon, la faim, la soif, pas d'autre nourriture que l'herbe, pas d'autre toit que le ciel.

Le sergent s'approcha de la femme et fixa ses yeux sur l'enfant qui tétait. La petite tourna doucement la tête, regarda avec ses belles prunelles bleues l'effrayante figure qui se penchait sur elle, et sourit. Une grosse larme roula sur la joue du sergent et s'arrêta au bout de sa moustache comme une perle. Il éleva la voix.

— Camarades, de tout ça je conclus que